



Théâtre du
centaure



Cassé

Rémi de Vos

Cassé de Rémi de Vos



© Julien Becker – Skill Lab

Une comédie sociale.

Mise en scène - Myriam Muller
Scénographie et costumes - Christian Klein
Lumières - Philippe Lacombe
Assistant à la mise en scène - Antoine Colla
Production - Théâtre du Centaure

Avec Eugénie Anselin, Caty Baccega, Olivier Foubert, Denis Jousselin, Nicole Max, Francesco Mormino, Franck Sasonoff, Jules Werner

Représentations au Théâtre du Centaure :

les 5, 6, 12, 13, 16, 19, 23 et 24 mai 2017 à 20h
les 7, 14, 18 et 21 mai 2017 à 18h30

Réservations : reservations@theatrecentaure.lu

> la pièce

Christine, dépressive depuis son licenciement de chez Prodex, s'inquiète du déclassement de son mari, Frédéric, informaticien chez Sodecom, obligé de sortir les poubelles de l'entreprise en pleine restructuration.

Ne risque-t-il pas de se suicider ?

Voisin, médecin, délégué syndical, amie, parents s'en mêlent dans une atmosphère toujours plus absurde.



> note de la mise en scène

Un vaudeville sur les ravages de la perte du travail, sur la délocalisation et le suicide ?

Cassé est centrée sur le monde de l'entreprise et sur les techniques de management par le stress, le harcèlement moral mais aussi sexuel, sur l'impératif contradictoire de plus d'autonomie, plus de responsabilité et en même temps plus de contraintes, qui amènent les salariés les moins résistants au *burn out* ou même au suicide.

Mais phénomène rare dans la dramaturgie française actuelle, le théâtre de Rémi De Vos, en prise avec une réalité sociale et politique, la passe au crible de l'humour, du comique et de l'absurde. Un comique consubstantiel à l'écriture qui s'octroie toutes les libertés, transgresse la ligne rouge de la bien-pensance, brise les tabous de l'idéologiquement correct, révèle l'absurdité des postures, des discours dominants et normatifs.

Rémi De Vos casse nos idées convenues en nous confrontant aux questions graves, voire tragiques, de l'organisation oppressive du travail, du stress et du suicide lié au travail en les déportant vers le rire et la satire. Un théâtre qui dérange en opérant une formidable diversion dans notre système de valeurs, exposant la réalité crue et intolérable par l'humour.



Pendant dix-huit ans, je me suis levée en pensant Prodex et je me couchais en pensant Prodex, comment veux-tu que j'arrive à oublier Prodex?
Christine dans *Cassé*

Labiche écrit en 1850 Le chapeau de paille d'Italie juste après la révolution de 1848 dans une période d'énorme instabilité politique. Je parle à ma manière de l'instabilité, de l'inquiétude, de la folie qui se propage aujourd'hui.
Rémi de Vos

> Rémi de Vos

Né à Dunkerque le 17 mars 1963, Rémi De Vos monte à Paris son bac en poche et suit des cours de théâtre, tout en vivant de petits boulots.

Malgré ces périodes fastes, il lui arrivait de ne rien faire du tout. Il s'est mis alors à écrire.

Ses pièces sont éditées chez Actes Sud-Papiers : *Pleine lune* suivi de *Jusqu'à ce que la mort nous sépare* (2004), *Laisse moi te dire une chose* (2005), *Alpenstock* suivi de *Occident* (2006), *Ma petite jeune fille* (2007), *Débrayage* suivi de *Beyrouth Hotel* (2008), *Sextett* suivi de *Conviction intime* (2009) *Le Ravissement d'Adèle* (2010), *Madame* suivi de *Projection privée* et de *L'Intérimaire* (2011), *Cassé* (2012), *Trois ruptures* (février 2014).

En 1995 il reçoit une bourse de la Fondation Beaumarchais pour sa première pièce *Débrayage*, qu'il monte avec l'aide d'Eric Vigner en 1996. En 1998, il est Lauréat du programme « En-Quête d'auteurs – AFAA/Beaumarchais ». En 2006, il reçoit le Prix de la Fondation Diane et Lucien Barrière pour le théâtre « De l'écrit, à l'écran et à la mise en scène », pour sa pièce *Jusqu'à ce que la mort nous sépare* créée par Éric Vigner et présentée au Théâtre du Rond-Point en 2007. Pour l'écriture du *Ravissement d'Adèle*, il a obtenu l'aide à la création de textes dramatiques du Centre National du Théâtre. La pièce a été créée au Théâtre du Peuple à Bussang en août 2008 dans une mise en scène de Pierre Guillois. Il reçoit de nouveau l'aide à la création pour sa dernière pièce *Trois ruptures* qui sera créée au théâtre de Dole en mars 2014.

Rémi De Vos est auteur associé aux Scènes du Jura (Scène nationale) pour la saison 2013/14. Il deviendra auteur associé au Théâtre du Nord, CDN à Lille, à partir de septembre 2014 (direction Christophe Rauck).



> Rémi de Vos en interview à propos de *Cassé*

Rémi de Vos aborde dans *Cassé* la problématique grave de la perte de l'emploi, de la souffrance et du suicide au travail par son côté paradoxal, à travers une rocambolesque arnaque à l'assurance poussée jusqu'à l'absurde, faisant ainsi apparaître la fracture entre les discours idéologiques et la réalité humaine.

En quoi vos voyages et séjours dans divers pays du monde, l'immersion dans leur réalité humaine, sociale et politique difficile, parfois intolérable, ont aiguisé votre regard sur les rapports humains et notre société occidentale ?

R.D. Quand j'ai commencé à écrire du théâtre on m'a proposé de faire des ateliers d'écriture en espagnol dans divers pays d'Amérique Latine pendant plusieurs mois, plusieurs années de suite. J'ai maintenant aussi la chance que beaucoup de mes pièces soient jouées à l'étranger, récemment en Turquie, aux États-Unis ou encore en Grèce. Ces séjours de travail à l'étranger m'ont permis de mettre dans une perspective la réalité française, la façon de vivre, de voir les choses, de vivre la crise mais aussi de découvrir dans certains pays la réalité théâtrale voire sa quasi inexistence, qui ne choque là-bas personne, ce qui est impensable chez nous.

J'ai travaillé entre autres au Vietnam, au Paraguay, au Pérou

où il n'y a pas d'écrivains de théâtre ni de théâtre professionnel, juste quelques groupes d'amateurs qui essaient de monter des pièces dans des conditions et dans des lieux de fortune.

Dans les ateliers d'écriture en Amérique Latine quelques années après les dictatures, bien que la parole commençait à se libérer, j'ai vu comment ils avaient encore peur de parler de leur réalité, de ce qui se passe. Mais quand ces textes ont été montés, cela était reçu par les spectateurs, comme un souffle de délivrance. C'est là où on sent que ce travail a un sens.

L'année dernière je suis allé travailler à Kinshasa dans la République Démocratique du Congo. Le metteur en scène Philippe Boulay m'a commandé une pièce sur les rapports des Noirs et des Blancs. On n'imagine pas ici la situation apocalyptique à Kinshasa, avec la police armée partout. Mais le pire peut-être c'est la privation de la liberté de penser. Dans la plupart des pays où je suis allé la censure est intégrée dans le mental des gens. Au Liban par exemple où a priori il n'y a pas de désespérance sociale, tout ce qu'on écrit passe au crible de la censure qui expurge tout ce qui a trait à la religion, à l'homosexualité, etc.

Quels sont les thèmes récurrents dans votre théâtre ?

R.D. Je suis revenu dans *Cassé* au

thème du rapport au travail, mis à part Michel Vinaver, relativement peu traité dans notre théâtre. C'est surprenant car le travail représente une majeure partie de nos vies, des gens dans un endroit fermé obligés d'être ensemble, voilà une situation théâtrale par excellence. Surtout quand là-dessus se greffent les histoires intimes, les rapports de hiérarchie, les conflits de pouvoir. Dans ces trois pièces on ne voit pas des gens travailler mais à l'arrêt, confrontés aux problèmes de perte du travail ou à l'angoisse de le perdre, à l'exclusion, à l'absence du sens de leur existence.

Dans *Cassé* Christine est en deuil du travail dont elle a fait le centre de sa vie, son amie Cathy qui subit le harcèlement, vit dans l'angoisse permanente de perdre son emploi, Frédéric, mari de Christine, accepte et trouve un côté positif dans sa dégradation professionnelle, Jean-Bernard, syndicaliste impuissant, dépassé par la situation, démissionne du syndicat, Fabrice, le médecin, est arrêté par le surmenage, Franck enfin a trouvé le moyen d'éviter de travailler en détournant la pension de sa mère morte. Il y a dans la pièce divers aspects et lieux de travail : entreprise, usine, profession libérale.

Vous abordez la thématique de la souffrance, de la perte du travail menant parfois au suicide sur le mode du comique, de l'absurde, ce qui peut heurter certaines sensibilités... Le comique vous sert-il à prendre de la distance, à décoller de

l'anecdotique, du premier degré?

R.D. Ce n'est pas pour prendre de la distance. Chez moi le comique est un trait de caractère, pas une posture. Pour moi il y a toujours une part de comique dans le tragique. Si dans *Cassé* je parlais de suicide de façon grave ce serait insupportable. Le côté burlesque, vaudevillesque de la situation qui s'emballe, apparaît spontanément dans mon écriture. Mais je crois que cela correspond à l'état d'esprit d'aujourd'hui.

Le rire est suspect, il y a des choses dont il est politiquement et idéologiquement incorrect de rire. Quand Feydeau montre le côté ridicule du bourgeois ça ne dérange pas. Mais faire rire d'un prolétaire aujourd'hui c'est incorrect. Le vaudeville peut-être violent, dangereux et cela m'intéresse.

Évidemment il ne s'agit pas du comique de « bon mot » ou de boulevard mais du comique inhérent à la façon dont l'écriture est agencée s'emballant dans une mécanique folle où on perd pied, on ne sait plus vraiment de quoi il est question. On est dans l'absurde, dans un cauchemar. C'est ce que je ressens du monde. J'aime beaucoup cette phrase de Ionesco « Le comique est une intuition de l'absurde, il est plus désespérant que le tragique. Le comique n'offre pas d'issue ».

Nous sommes submergés aujourd'hui à la télé, à la radio, de comique, de sketches d'humoristes que je trouve souvent assez pauvres. On se prend des blagues en intraveineuse pour supporter la

situation. C'est ce que fait Franck dans ma pièce. Il vit avec sa mère morte dont il touche la pension et pour oublier regarde les blagues sur Internet puis les raconte à Christine.

Je crois que les Français ont deux façons de supporter le réel : les anxiolytiques dont nous sommes les premiers consommateurs dans le monde (c'est le cas de Christine et du médecin dans *Cassé*) et la perfusion permanente du comique déversé sur les ondes.

De quels modèles littéraires du comique vous sentez-vous proche?

R.D. J'ai peu lu Ionesco. Je connais mal Labiche, Feydeau Courteline. Je me sens plutôt proche des écrivains russes, héritiers de Gogol, comme Erdmann, Schwartz qui pratiquent la satire sociale et parmi les contemporains Beckett et Thomas Bernhard.

Il s'agit d'une écriture où, les situations mises à part, la langue produit l'action, une folie qui vient dans le dialogue parce qu'on n'a pas compris, on a mal entendu.

Votre projet dans *Cassé* était-il de dénoncer le désastre de notre société?

R.D. Mon théâtre, avec des situations et des personnages en crise, peut paraître comme la dénonciation d'un énorme malaise social. Mais ce n'est pas cela que j'ai en tête quand je commence à écrire.

Dans *Cassé* par exemple par nécessité dramaturgique j'ai introduit le personnage d'un médecin tellement fou pour être capable de faire pour une femme dont il est follement amoureux un faux certificat de décès. A posteriori je me suis rendu compte que le surmenage, l'automédication excessive, la dépression, voire le suicide étaient extrêmement fréquents dans le corps médical.

Tout ce dont parle la pièce est une pure réalité tragique qui dérange, on ne veut pas la voir. L'humour la fait apparaître avec infiniment plus de force.

Je ne traite pas directement des problèmes sociaux, ils apparaissent dans les rapports entre les personnages, dans les situations poussées à l'extrême. Le syndicaliste par exemple est un homme qui se bat, qui essaye de croire dans sa mission mais, dépassé par les événements, lui-même au bord de la dépression, il doute se sentant impuissant face au suicide de son ami.

Tous les personnages sont des êtres concrets, en chair et en os, ni bons ni méchants, des gens qu'on rencontre dans la vie, qui, opprimés par la peur, l'incertitude, se débattent, essayent de s'en sortir. Les uns craquent d'autres fraudent, recourent à des solutions incroyables comme l'arnaque.

Le discours anxiogène des médias amplifie encore leurs peurs et les pousse souvent à des actes extrêmes.

À travers les personnages des parents de Christine vous mettez

la réalité d'aujourd'hui dans la perspective des utopies, des idées révolutionnaires de 68...

R.D. La présence du couple de parents tient à la distribution pour la mise en scène. Il fallait que j'intègre dans la pièce des rôles pour deux acteurs plus âgés, d'où les parents de Christine. Je les ai replacés dans le contexte de leur perception du travail à l'époque. Le père est un ouvrier à la retraite, la mère n'a jamais travaillé. Elle est une bourgeoise qui a épousé en la personne d'un ouvrier la cause prolétarienne et qui avait quasiment un rapport érotique avec le corps travaillant du prolétaire.

J'ai pensé à ces bourgeois et aux intellectuels qui découvraient le prolétariat, mythifiaient le travail, allaient dans les usines ou partaient cultiver la terre. À l'époque c'était sérieux, aujourd'hui c'est pour le moins dérisoire. Ces personnages apportent un point de repère dans l'évolution de notre société depuis cette époque où le travail était mythifié et l'accomplissement de beaucoup de femmes était dans l'attente de l'homme rentrant du travail.

Vous captez dans *Cassé* tout un registre des discours dominants qui forment les esprits. Le langage étant ainsi une sorte de metteur en scène du jeu social...

R.D. Le langage agit les personnages et crée de l'absurde. On voit dans la pièce se confronter les divers discours idéologiques du management, du syndicalisme, du deuil du travail, de la souffrance au travail...

Seul Frédéric, le faux puis le vrai suicidé, s'échappe des discours normatifs, coercitifs de l'entreprise, du syndicalisme, de la souffrance. Il ne joue pas le jeu social, il est même réfractaire à tous les langages convenus qu'il entend autour de lui.

Mis au placard dans son entreprise puis chez lui, il meurt dans le placard. Il est scandaleux car il laisse percevoir qu'on peut vivre autrement. Il a un côté révolutionnaire. Il est le seul à contre-courant de la pensée dominante, à être un homme libre. Il est en cela une sorte d'avatar moderne d'Oblomov de Gontcharov ou de l'innocent de Dostoïevski.

Propos recueillis pour WEBTV_ CULTURE en juin 2012